

neur à l'auteur qu'elles doivent nous rendre fiers. Faisons en sorte, en suivant le conseil bienveillant qu'elles contiennent, faisons en sorte dis-je qu'elles soient aussi vraies pour nous que pour ceux qui nous ont précédé.

Mais s'il est important de nous multiplier pour faire face aux événements imprévus de l'avenir, il ne l'est pas moins de conserver et de cultiver l'intelligence qui conduit et dirige. C'est elle qui, plus encore que le nombre, la force et le courage, fait la grandeur et la gloire d'une nation. La Providence, dans ses mystérieux et impénétrables desseins nous réserve peut-être encore des épreuves. Soyons assez intelligents et assez sages pour jouir de la liberté, assez nombreux et assez forts pour résister aux envahissements de la tyrannie, assez vertueux et assez énergiques pour faire la guerre à ces ennemis secrets qui minent l'intelligence et détruisent les forces des populations ; car pour le citoyen qui aime sa patrie, le respect des lois ne suffit pas. Les lois sont souvent impuissantes à réprimer certains abus qui dégénèrent en vices, et font à la société un mal incalculable. L'intempérance est un de ces abus, et peut-être, le plus redoutable qu'aient à craindre notre avenir, la paix de nos familles et la vitalité de nos institutions et de nos traditions ; notre devoir est de le combattre vigoureusement. Est-il besoin de vous rappeler la gloire de nos aïeux et l'esprit de dévouement et de sacrifice de nos pères ? A vous surtout citoyens de Montréal, est-il nécessaire de retracer l'héroïsme et l'énergie des fondateurs de notre ville ? Non, non, nous ne laisserons pas périr l'œuvre si noblement commencée par nos ancêtres ! Nous connaissons l'ennemi, n'attendons pas qu'il soit à notre porte, qu'il entre dans nos maisons ; c'est une guerre à mort qu'il nous faut entreprendre, guerre sainte et nationale s'il en fut jamais. Que dirait-on si notre indifférence laissait ce dangereux ennemi envahir la population ? Ne serait-on pas en droit de nous adresser ces éloquents paroles de Demosthènes aux Athéniens dont il craignait que l'apathie et le découragement ne donnassent à Philippe, ennemi moins redoutable pour les Athéniens que l'intempérance pour nous, ne donnassent à Philippe, dis-je, l'occasion de les vaincre : " Quand donc, o Athéniens ! quand ferez-vous votre devoir ? Qu'attendez-vous ? — Un événement ou la nécessité ? Mais qu'elle autre idée se faire de ce qui arrive ? Moi je ne connais pas de nécessité plus pressante pour des âmes libres que l'instant du déshonneur. Voulez-vous toujours, dites-moi, aller vous questionnant sur la place publique : — que dit-on de nouveau ? — Eh ? qu'y aurait-il de plus nouveau qu'un Macédonien vainqueur d'Athènes et dominateur de la Grèce ? " . . . Eh ! qu'y aurait de plus nouveau pour les Canadiens français que l'opprobre et le déshonneur ?

## GRANDES ÉPOQUES DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

### V.

#### BATAILLE DE BOUVINES.

Pendant que ces merveilles s'accomplissaient en Orient, un jour, entre deux *Croisades*, la France vit se former contre elle, parmi ses frères d'Europe, une ligue plus formidable que celle qu'elle avait vaincue à Tolbiac. L'empereur Othon de Brunswick, qui portait la couronne de Charlemagne ; le roi d'Angleterre, son vassal ; et leur puissant cortège de princes, s'approchent à la tête d'une innombrable armée. Ils savourent d'avance les fruits de la victoire, et se partagent déjà les lambeaux du royaume vaincu. Mais la chevalerie française n'avait pas laissé tout son sang dans les plaines de la Palestine : il lui en restait encore assez

pour teindre son linceul et le changer peut-être en pourpre triomphale.

Elle s'élançait donc sur les pas de son Roi, et vole vers *Bouvines*. Un autel s'élève sur le champ de bataille, et demande au ciel, pour l'oriflamme de Saint-Denis, une victoire que tout le courage humain semblait ne pas pouvoir arracher aux serres de l'aigle impériale.

Le roi Philippe, qui était digne de s'appeler Auguste, et qui comptait déjà autant d'exploits que d'aïeux, dépose sa couronne sur l'autel, et voulant qu'on ne le distingue qu'à son épée, il se mêle à la foule de ses guerriers sans autre privilège que celui de les devancer dans le chemin de la victoire, ou dans celui de la mort.

Le signal est donné. Cette fois ce ne sont plus des hordes barbares qu'il s'agit d'écraser ; c'est une armée chrétienne qu'il faut combattre.

Toute la grande et noble famille germanique, toute la chevalerie du Saint-Empire sont aux prises avec la France. Ce sont deux vaillants héritiers de Charlemagne qui se disputent les débris de son vaste héritage. Othon en a la plus large part : Philippe en a la plus belle. Tout deux, dignes de leur sang et de leur couronne, luttent de bravoure et d'énergie avec une témérité d'héroïsme qui arrache aux deux camps des cris d'admiration. Tous deux sont blessés ; tous deux sont précipités de leurs coursiers sans vie ; tous deux à demi captifs ne s'échappent des mains de l'ennemi que par un double prodige du ciel et de la valeur. C'est le royal émule de Richard Cœur-de-Lion combattant contre le fils couronné de Henri-le-Lion.

Autour d'eux, mille guerriers semblent disputer à leurs Chefs la primauté du courage, la seule qu'ils aient voulu garder. D'un côté, on dirait que tous ces fiers barons combattent tant pour l'Empereur ont à la main l'épée de Witikind ; de l'autre, il semble que, pour les repousser et les vaincre, le Dieu de Clovis ait donné à chacun des preux de Philippe-Auguste le glaive flamboyant de l'Archange. Peu à peu l'aigle commence à teindre de son sang la bannière de Tolbiac. Quelques heures après, l'oiseau impérial gisait à l'ombre de ses plis vainqueurs.

La France, sauvée par son armée et son Roi, avait conquis ce jour-là la première place parmi les nations modernes. Cette grande victoire nationale, reculant ses frontières et doublant sa puissance, cimentait à jamais, sur la vieille terre salique et sur les antiques fondements du trône Carolingien, le véritable piédestal de la monarchie française.

C'est l'Europe coalisée contre elle que la France avait vaincue sur le champ de bataille de Bouvines ; et en vain l'Europe, coalisée une seconde fois, devait essayer, après six siècles, de prendre sa revanche, à quelques pas de là, dans les plaines de Waterloo.

Il était trop tard. A Waterloo, on pouvait tuer un homme, mais on ne pouvait plus tuer la France.

Depuis Bouvines la France est immortelle.

Le Comte de CIVRY.

## BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

— *Les femmes illustres de l'Europe*, par Madame la Comtesse Drohoyowaska, née Simon de Latreinche :